

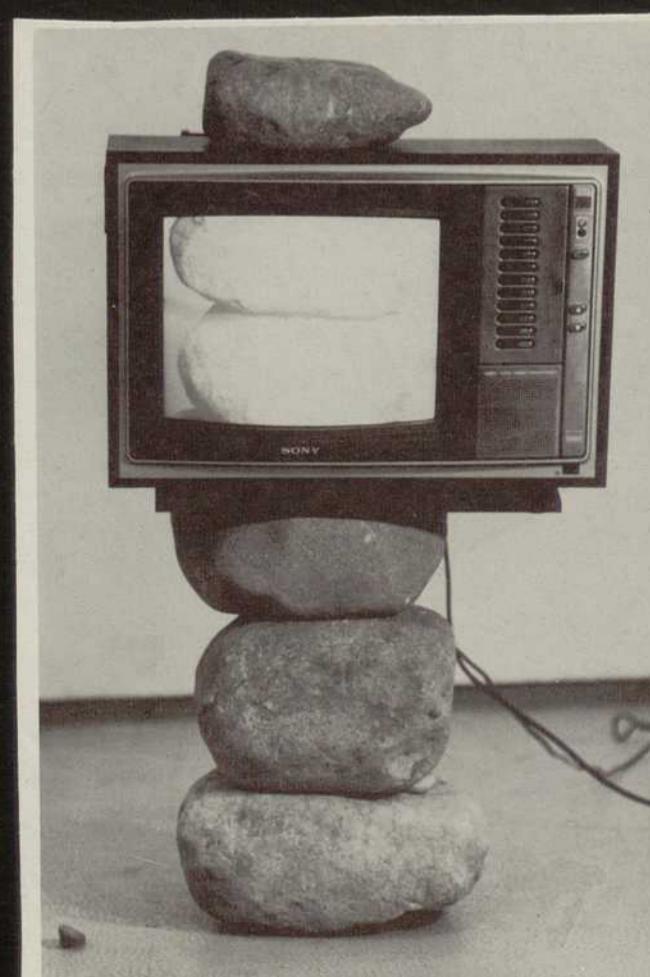
d'un courant de pensée particulier. Il ne s'agit ni de sacrifier à la nostalgie rétro à coups de zones piétonnes, ni de se complaire dans le pastiche, ni de revenir en arrière, vers le temps bénit où l'on sautait construire Venise, Prague, Paris, Bruges et Barcelone. Encore moins de lancer une mode. Les jeunes architectes de la Biennale partent tout simplement d'une critique des démarches qui ne sont pas constitutives de la ville. Et, lieu après lieu, problème après problème, ville par ville... « repensent » cette ville.

C'est Bruno Zevi qui résume le mieux ce nouveau langage architectural : « On souhaite une ville qui ne soit pas pré-déterminée par le pouvoir et la technologie fonctionnelle, qui ne soit pas tyrannique dans ses velléités globales, une ville sortant des attitudes humaines pluralistes et contradictoires, qui puisse être gérée avec imagination. Une ville de relations. Une ville démocratique » en quelque sorte. Mais pas celle dite nouvelle, droite, fonctionnelle, sans accidents, sans monuments, sans enthousiasmes. Alors laquelle ? Quelles architectures pour quelles villes ? »

Jacques Etienne, Françoise Lacroix et André Scobeltzine proposent « une cité possible dans des banlieues impossibles » : ils ne sont pas exactement dans la lignée d'un Le Corbusier. Il n'y a guère chez eux de volumes assemblés et « l'espèce de décor » qu'ils construisent n'est ni correct ni magnifique. Le groupe Arckos cherche, lui, à élaborer un « paysage-visage » où tout est permis puisque l'expérience de logements collectifs présentée a été définie avec vingt-cinq familles. Stephen Greenberg n'hésite pas à clore l'espace d'un carrefour routier par un mur circulaire de conifères. Roger Ferri crée un gratte-ciel végétal à New York. Suggère de greffer sur l'une de ses quatre faces un parc immense qui s'articulerait en biais du haut en bas du bâtiment. En Haute-Volta, on veut échapper à la logique de l'urbanisme néo-colonial en réutilisant le matériau traditionnel lo-

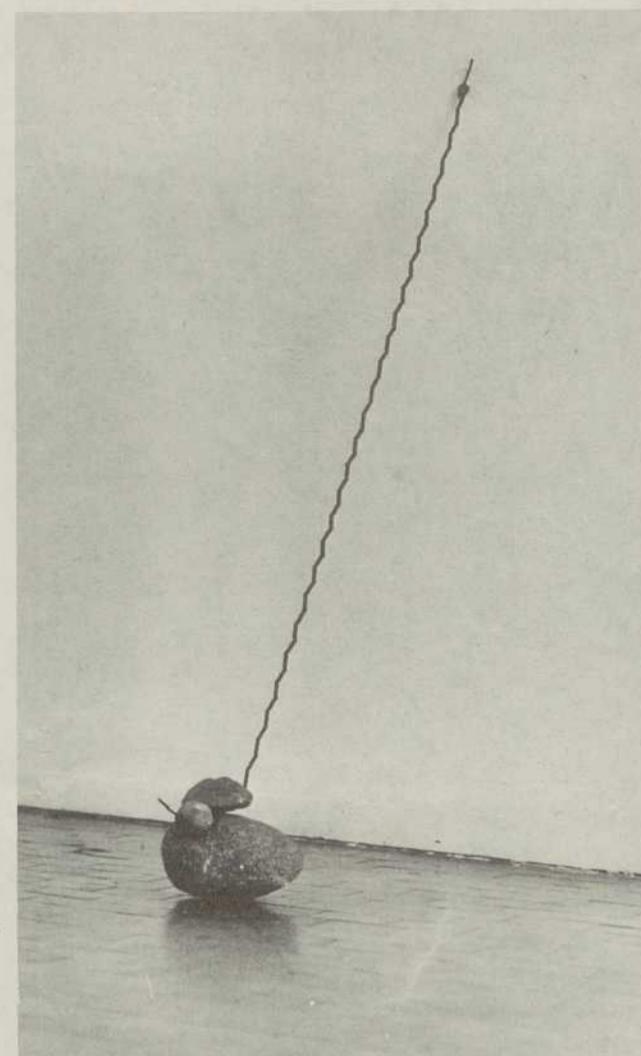
Antoine Silber

Galerie du CCI (mezzanine). Entrée libre. Jusqu'au 10 novembre. Catalogue.



Park Hyun-Ki. DR

Espaces d'artistes



José Resende. DR

« Financée à la fois par l'Etat et la Ville de Paris, la Biennale se tiendra pour une part au Musée d'Art moderne de la Ville, d'autre part et pour la première fois, au Centre Georges Pompidou. La sélection des artistes accueillis ici, une douzaine sur les quelques trois cents exposants, s'est effectuée uniquement selon des critères techniques. En effet, vu la très grande « flexibilité » du Centre, ses considérables possibilités d'aménagement intérieur, nous avons choisi d'y installer les œuvres dont la présentation, ou le fonctionnement, exigeaient un espace particulier. C'est d'ailleurs pourquoi nous avons appelé cette exposition : Espaces d'artistes. »

Avant l'ouverture, Alfred Pacquement, conservateur,

responsable de l'exposition, me fait parcourir les salles des Galeries contemporaines où doit s'ouvrir cette section de la Biennale. Grande fébrilité sur le chantier ; quelques artistes sont là, parmi ouvriers et techniciens. C'est bien d'un chantier qu'il s'agit, encombré de poutres, de parpaings, de pierres, de paille, de fils, de débris. Mais quel étonnant chantier ! On ne peut se retenir d'évoquer le défi de Michaux : « Je vous construirai une ville avec des loques, moi ! » (Prophétie de « l'art pauvre » ?). Oh ! ils ne construisent pas une ville, seulement un lieu artistique », au sens où l'on parle de lieu géométrique, un espace de manifestation en celui où l'on parle d'« espace de définition ». Ils ne bâtissent

A QUOI SERT LA BIENNALE ?

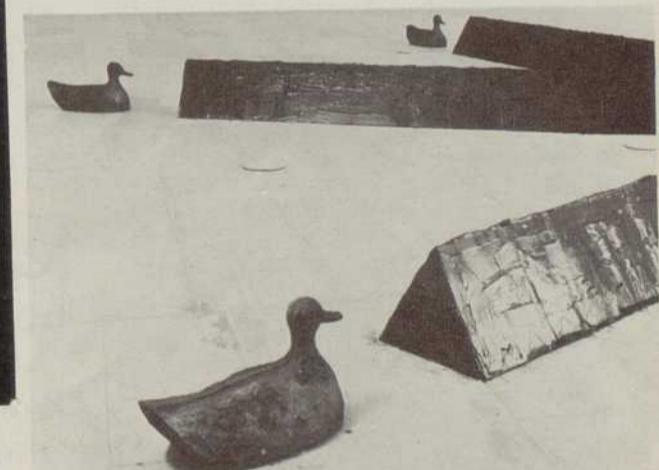
Débat avec Georges Boudaille, délégué général de la Biennale de Paris, Jean Dethier, Catherine Millet, Gérard Régnier, Daniel Templon, Georges Touzenis.

18 h 30. Cinéma du Musée (3^e étage). Entrée libre.

nant l'évidence, de nous entraîner sur leurs sables mouvants, c'est-à-dire, peut-être, de nous contraindre un moment à l'inconfortable lucidité.

C'est pourquoi leur démarche — et c'est bien ce qu'elle a de si déroutant — offre l'aspect d'une stratégie plutôt que celui d'une création. Je parle plus haut de pièges, mais l'espace qu'ils aménagent avec tant de soin est bien davantage un ring ou un champ de bataille. Car c'est bien de guerre qu'il s'agit. Guerre contre nos confor(ts)mismes sociaux, culturels, mentaux, visuels même. Guerre contre nos sécurités, nos petites certitudes et nos grandes routines, nos sensations

Martial Thomas nous invite à une promenade. Prenons garde ! C'est pour nous dérouter. Park Hyun-Ki empile, en un très précaire équilibre, des pierres virtuelles (images vidéo) sur des pierres réelles. Attention, il compte nous ensevelir l'esprit sous l'éboulement, déclencher le glissement de terrain de nos certitudes concernant le réel et l'illusion. Quant à Marie-Jo Lafontaine, elle rêve de nous coincer entre le sens propre et le sens figuré du mot « dragueur », de ses images et de ses bruits. Marianne Heske avec sa grange norvégienne, Micha Laury avec ses énigmes de suif, Bernard Borreau, Nigel Rolfe, tous vivent à nous enfermer un mo-



Micha Laury. Equal forces to centre point, grey grease. DR

point des murailles, seulement des parenthèses frêles, précaires, culturelles, qui retiendront entre elles leurs jeux et leurs songes, leurs questions et le procès que, presque tous, ils intentent au réel. Ils ne bâtissent pas une ville mais, avec des coques, des débris, des fragments, de hâties et banales images, ils installent leurs subversifs empires, leurs enclaves de questionnement, leurs dérisoires et orgueilleuses principautés du doute.

Regardant travailler ici ces jeunes artistes, j'ai un instant le sentiment de voir des trappeurs poser leurs pièges, des pêcheurs disposer leurs nasses. Ils ne connaissent plus la toile du peintre, mais celle de l'araignée. Ne tissent-ils pas les réseaux de signes, les spirales de perplexité, les circuits de formes, d'informations, de forces et d'images où viendront se perdre les regards, les mouvements, les pensées, les passions et jusqu'aux pul-

sions des visiteurs ? Leur propos n'est plus de séduire le public mais de le capturer — ou de l'égarer, ce qui revient au même — dans leurs problématiques, de l'introduire dans leurs territoires incertains, leurs labyrinthes, leurs limbes.

S'il me fallait définir, ou du moins caractériser, les jeunes artistes d'aujourd'hui (compte tenu, bien sûr, de toutes leurs différences, celles de leurs recherches, de leurs travaux, de leurs sensibilités), je dirais que ce sont des hommes et des femmes qui soupçonnent ce que nous nommons l'évidence, de n'être qu'une fallacieuse construction, une commode façade de lieux communs élimés à l'excès, le pitoyable décor d'une farce n'ayant que trop duré. Et l'objet — avoué ou non, conscient ou non — de la plupart de leurs travaux (par-delà encore une fois leurs différences) est toujours plus ou moins de nous faire partager leurs soupçons concer-

ment, dans un espace de perplexité « hygiénique ». Loin de leur en vouloir, il faut leur savoir gré de nous avoir ménagé ces plages de disponibilité mentale, cette salutaire vacance de nos coordonnées et rails coutumiers, cette bénéfique débauche de nos savoirs et assurances. Ceci ne s'appelle-t-il pas l'éveil ? Et la sagesse (ou la liberté) ne naît-elle pas de l'étonnement, c'est-à-dire de soudains et massifs effondrements du connu ?

Gérard Barrière

Galerie contemporaine (mezzanine). Entrée : 5 F. Jusqu'au 2 novembre. Catalogue.